## GUERRE, ACCULTURATION ET CONTRE-ACCULTURATION DANS LE MONDE HELLENISTIQUE

Edouard Will

Si mes travaux m'ont conduit à étudier les problèmes proprement politiques du monde grec et hellénistique, et si ces problèmes débouchent constamment sur la guerre, je n'ai jamai apporté une attention spécifique aux rapports entre l'aspect guerrier, ou militaire, des choses et leur aspect politique. Sans les ignorer, je n'ai jamais approfondi, pour mon compte personnel, les questions de savoir, par example, comment l'existence d'un appareil militaire a pu peser sur les dècisions politiques ou sur l'evolution des institutions, ni, à l'inverse, comment la politique a pu dèterminer des transformations dans les choses de la guerre. D'autres, que j'ai souvent lus attentivement, se sont occupé de ces problèmes.

Pour ma part, j'ai orienté mes recherches récentes dans un sens différent, où la guerre et les choses militaires auraient certes pu avoir leur large place, mais une place que je n'avais guère envisagée, sinon de façon superficielle: j'ai consacré ces travaux au domaine des contacts et des échanges entre civilisations hétérogènes au sein du monde hellénistique, mais en tentant d'er renou veler la problématique et la méthodologie en m'inspirant des grandes enquêtes anthropologiques modernes. Frappé des analogies entre ce qu'on observe dans le monde hellénistique et ce qui a été bien observé et analysé dans les empires coloniaux modernes, j'essaie de définir ce que j'apelle, à tout hasard, une "anthropologie coloniale" du monde hellénistique, d'un monde qui a été le thèâtre de multiples et réciproques phénomènes d'acculturation, de réactions aussi aux processus d'acculturation. L'un des domaines qui a les plus retenu mon attention est celui des rapports entre le judaisme et l'hellénisme, et le hasard a voulu que, dans ce domaine, je fusse précisément plongé dans les problèmes posès par les Esséniens et les manuscrits de la Mer Morte lorsque me parvint l'invitation à parler ici. Or l'un des textes qumrâniens les plus célèbres est le fameux "reglament de la guerre" dont je parlerai en terminant: guerre apocalyptique, certes, mais que ceux qui l'imaginaient envisageaient à la façon d'une guerre "moderne", telle qu'on la pratiquait sur les champs de bataille du Proche-Orient depuis les premières interventions romaines. Ce fut ce qui attira mon attention sur un point de ma problématique que j'avais négligé: le rôle de la guerre, de l'organisation militaire, des modes de combat, des institutions militaires dans les phénomènes d'acculturation -et de contre-acculturation. D'ou le sujet que je proposai aux organisateurs de ces cours, qu'is acceptèrent -et qui se révéla rapidement d'une ampleur telle que je ne pourrai que l'esquisser ici.

On devine aussitôt qu'une miltiplicité de cas ont dû se présenter, allant de l'enrôlement occasionnel et temporaire à l'intégration durable d'hommes d'origines diverses dans une même unité. On notera d'ailleurs que le simple troupier n'a pas besoin d'acquérir une connaissance approfondie de la langue officielle de l'armée qui l'emploie: le compréhension d'une douzaine de formules de commandement, qui ne seront pour lui que des "signaux", lui suffira pour manoeuvrer correctement, et c'est sans doute à quoi pensait Polybe (V, 64) qui, parlant de l'armée lagide qui devait combattre à Raphia en 217, armée où les hommes étaient répartis "selon leurs nationalités d'origine", dit qu'il fallait d'abord "les habituer à obéir aux commandements", des commandements qui leur étaient donnés en grec, langue que la majorité des Egyptiens et Libyens enrôles ne comprenaient pas. Si, linguistiquement, on demande peu aux simples troupiers,on en exige un peu plus de leurs chefs, qui doivent pouvoir se faire expliquer et expliquer à leur tour: le bilinguisme est inutile à la troupe, il est nécessaire aux chefs, et surtout aux chefs subalternes. Lisons à présent dans Polybe le récit des préliminaires de la bataille de Raphia. Les deux armées en présence sont polyethniques, celle d'Antiochos III plus encore que celle de Ptolémée IV. Tous les chefs de corps de l'armée lagide sont des Gréco-Macédoniens, à l'exception d'un Libyen et d'un Thrace hellénisé. Même chose dans l'armée séleucide, avec trois exceptions: un Mède, placé à la tête des contingents iraniens, un Arabe et un Galate, qui porte d'ailleurs un nom grec. Ces officiers supérieurs non-Grecs étaient évidemment bilingues, pour pouvoir être en contact tant avec le commandement supérieur qu'avec leurs troupes. Mais la masse des contingents indigènes des deux armées ne l'était pas, puisque les deux rois, passant sur le front de leurs troupes pour les haranguer, durent se faire accompagner d'interprètes. Le fait est particulièrement notable pour les phalangites libyens et égyptiens, qui, pour avoir été armés et entrainés à la macédonienne, et "habitués à obéir aux commandements", n'en étaient pas moins incapables de goûter la rhétorique grecque de leur souverain. On peut d'ailleurs penser qu'ils ne furent guère plus sensibles aux traductions qui leur furent proposées, sinon dans le mesure où le caractère parfaitement creux des discours royaux (selon Polybe) était compensé par des promesses de récompenses. Ces quelques lignes de Polybe sont pleines d'intérêt: en quelque langue que se soit, grec, libyen, égyptien, araméen ou dialectes iraniens, ni l'un ni l'autre des deux rois n'a à sa disposition la moindre idée à communiquer à leurs armées polyethniques et polyglosses pour les encourager à la vaillance, sinon de célébrer les gloires passées de leurs dynasties respectives, ce qui ne pouvait guère exalter ces braves gens enrôles de force ou par l'appât du gain. L'absence d'idée (ou d'idéal, ou d'idéologie) commune répond à l'absence de langue commune. L'une et l'autre révèlent conjointement combien peu avancée est, en 217 (plus d'un siècle après la conquête!), l'hellénisation des populations indigènes des deux empires.

Les armées de Raphia étaient, comme celles des autres grandes batailles rangées hellénistiques (Panion, Magnésie) ou encore celle de la parade de Daphnè, des armées de levée en masse où les guerriers barbares n'étaient que trop brièvement mis en contact avec des Hellènes pour que cela pût avoir des effects importants sur leur pratique linguistique. Il n'en allait évidemment pas de même dans le cas d'unités permanentes où des indigènes furent amenés à servir aux côtés des Grecs, où tout au moins d'hellénophones. C'est particulièrement dans ces cas que l'on souhaiterait pouvoir observer les phénomènes linguistiques qui durent se produire et qui ne purent guère se produire que dans le sens de la progression du grec, langue officielle des armées -d'autant que l'on sait la réluctance des Grecs à parler d'autres langues que la leur. Il n'est pas possible d'aborder ces problèmes linguistiques en eux-mêmes (si ce n'est par le biais toujours hasardeux de l'anthroponymie): ce sont les cadres au sein desquels ces phénomènes linguistiques se produisirent qu'il faut envisager ici -mais, du coup, c'est toute la sociologie des armées permanentes

hellénistiques qui est mise en cause et, chronologiquement, il faut remonter aux origines mêmes, je veux dire à une époque antérieure à celle où des indigènes orientaux côtoyèrent des Hellènes au sein des unités militaires, à l'époque où les problèmes des contacts interculturels se posent entre des unités encore purement hellèniques (ou, plus exactements, hellénophones) et la population indigène ambiante. C'est le vaste et multiple problème de la "colonisation militaire", des "colons militaires".

Mais, pour en finir avec les problèmes linguistiques, je voudrais encore préciser rapidement un point auquel je viens de faire allusion en corrigeant mon emploi de l'adjectif "hellénique" par celui d'"hellénophone". En effet (prenons l'example égyptien, le mieux documenté), avant que des unités originellement gréco-macédoniennes stationnés dans la chôra n'accueillissent en leur sein des Egyptiens, et indépendamment des connexions qui purent s'établir entre elles et la population indigène dans la vie quotidienne, ces unités furent en elles mêmes des foyers d'acculturation. S'il est certain que les souverains des débuts de l'époque hellénistique s'appuyèrent essentiellement sur des armées permanentes (je ne parle pas des mercenaires) d'origine gréco-macédonienne où les soldats étaient regroupés selon leurs origines régionales, on sait aussi que, par suite des pertes provoquées par les guerres, par suite aussi du tarissement progressif du recrutement européen, par suite enfin de l'evolution sociale qui conduisit des descendants de familles militaires à se soustraire au métier militaire, il fallut combler les vides de certaines unités de dénomination gréco-macédonienne à l'aide de soldats qui, pour n'être pas encore des indigènes, n'en étaient pas moins des non-Grecs, Thraces, Galates, Iraniens ou Sémites. Le commun dénominateur de tous ces étrangers est que, pour n'être point Hellènes d'origine, ils n'en sont pas moins, ou n'en deviennent pas moins rapidement des hellènophones. "N'en sont pas moins" ou "n'en deviennent pas moins": au IIIe s., où nouns avons moins de documentation qu'ensuite, nous ne pouvons guère deviner quelle langue parlaient ces hommes au moment de leur incorporation. Si l'on peut accorder quelque valeur à la tradition littéraire qui nous montre Ptolémée I incorporant à son armée 30000 Juiss faits prisonniers lors d'une de ses campagnes de Syrie, il est évident que ces hommes parlaient alors l'araméen. Mais on sait que la diaspora juive d'Égypte s'hellénisa rapidement du point de vue linguistique (et certes pas seulement de ce point de vue) et l'on peut tenir pour assuré que, dans la chôra, l'incorporation de Juifs dans l'armée lagide contribua fortement à cette hellénisation. Nous ne savons pas si les dédicaces grecques de synagogues du milieu du IIIe s. qui nous sont parvenues sont issues du milieu militaire; les Ioudaioi de Crocodilopolis sont peut-être des soldats, mais ce n'est pas démontrable. En revanche, lorsque, au IIe s., des papyrus nous révèlent des Juifs étroitement mêlés à des Grecs ou à des Macédoniens dans des documents de l'administration militaire, il est évident que, socialement et professionnellement, rien ne les distingue plus les uns des autres. A plus forte raison en allait-il de même de soldats d'origine barbare que leur spécificité religieuse ne mettait pas à l'écart des autres comme elle faisait des Juifs. Il faut toutefois se garden des généralisations, car il arrive que, pour une même ethnie, nous ayons des documents contradictoires. Prenons l'exemple des Galates qui, mercenaires ou réguliers, figurent dans toutes les armées du temps: jusqu'a quel point étaient-ils hellénisés? Dans sa récente Civilisation hellénistique, F. Chamoux cite (p. 384) l'epigramme funéraire métrique de l'officier galate Briccôn, sans doute au service d'Antiochos III, épigramme qui, dit-il avec raison, "montre qu'il avait parfaitement adopté les coutumes de ses maîtres grecs: beau témoignage de la force assimilatrice de l'hellénisme". Or, à la page suivante, Chamoux note que "les Galates conservaient au combat leurs usages propres: quasi-nudité du guerrier, chevelure hirsute, torque autour du cou, long glaive, etc." Où est ici la "force assimilatrice de l'hellénisme"? Ces Galates vaincus par Pergame parlaient-ils même tous grec? L'on notera enfin, bien que cela tombe en-dehors de notre

cadre militaire, que, vers le milieu du IIe s., le sanctuaire de Pessinonte a un grand prêtre galate, hellénisé certes (il parle grec, écrit grec, mène une politique grecque), mais surtout asianisé, puisqu'il préside à ce vieux culte indigène: le milieu galate de Phrygue représente, si j'ose dire, un remarquable "bouillon de cultures" -celtique, hellénique, gallo-grec, gallo-hellèno-phrygien... Ce qui est certain, c'est que les facteurs guerriers et militaires on joué un rôle de premier plan dans l'elaboration de cette mixture. Il apparaît donc bien que, pour les Barbares immigrés en Egypte ou demeurés en Asie, l'armée fut un foyer d'hellénisation, à quelque degré qu'aboutít le phénomène.

Abordons à présent le vaste problème de cette mise en contact des soldats et de la population indigène que représente ce qu'on appelle conventionellement colonisation militaire. Le phénomène n'est pas particulier à l'époque hellénistique: tous les Etats procédent d'une conquête ou ayant connu une expansion impérialiste ont été obligés d'y recourir, sous une forme ou sous une autre. Avant l'époque hellénistique, la colonisation militaire a été pratiquée simultanément par les Achéménides et par les Athéniens. Après l'époque hellénistique, il serait trop long de dresser la liste des exemples, qui se poursuit jusqu'au XXe. s.. La pratique de la colonisation militaire s'impose tant par des considérations politico-stratétegiques (occupation et pacification des pays conquis, maintien de l'ordre, défense des frontières) que par des considérations économiques (l'allocation de tenures foncières permettant de réduire les dépenses en numéraire). Dans ses Institutions des Séleucides, Bickermann a souligné que cette expression générale de "colonisation militaire" recouvre en fait, selon les temps et les lieux, des réalites fort diverses, dont on retiendra ici deux: ou bien l'on "case" des unités militaires constituées, avec leur encadrement, sur des terres dont soldats et officiers reçoivent, à titre individuel, des tenures qu'ils peuvent soit exploiter eux-mêmes, soit faire exploiter par des fermiers indigènes -et c'est le système bien connu des clérouchies ptolémaîques, qui fut pratiqué, sous des formes moins bien connues, par les souverains hellénistiques d'Asie. Ou bien l'on fonde des colonies paysannes dont les membres ne sont pas des soldats de métier, mais des hommes susceptibles de prendre les armes en cas de besoin ou d'être mobilisés pour fournir des renforts à l'armée régulière. Les problèmes d'organisation technique ont été amplement débattus sans avoir encore été résolus en tous points, surtout en Asie. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est que, dans tous les cas, ces colons, à la différence des habitants des cités grecques, vivent au contact des populations rurales indigènes et que les petits noyaux qu'ils constituent ont nécessairement été des lieux de contacts culturels et d'échanges culturels. Certains historiens modernes ont même pensé que c'était là une de leurs finalités et que les souverains avaient, entre autres, en vue l'hellénisation des populations barbares, ce qui apparaît douteux, rien ne suggérant sérieusement que les souverains gréco-macédoniens aient jamais été des missionnaires de l'hellénisme. On notera du reste que ces établissements militaires n'étaient pas exclusivement des établissements helléniques. Comme dans tous les États de structure polyethnique, les souverains ont parfois utilisé des colons puisés dans une ethnie pour en surveiller une autre. Exemple bien connu que celui du contingent juif mésopotamien qu'Antiochos III envoya, avec femmes et enfants, pour coloniser certains districts troublés de Lydie et de Phrygie (JOS., AJ XII, 147 sqq.). Ces gens parlaient probablement l'araméen; mais les régions où on les installa, quand bien même y parlait-on encore les langues régionales dans les campagnes, avaient commencé à s'helléniser dès avant le début de l'époque hellénistique, et les éléments ethniques qui y causaient des soucis aux Séleucides étaient sans doute moins les paysans anatoliens que les Hellènes eux-mêmes, car cela se passe aux lendemains de la première expansion pergaménienne et de l'usurpation d'Achaios. Quoi qu'il en soit, on aimerait savoir si ces colons juifs mésopotamiens furent à l'origine, au moins en partie, des communautés juives d'Asie Mineure qui sont bien

attestées un peu plus tard, car, lorsque ces communautés judéo-anatoliennes nous sont documentairement connues, elles sont manifestement hellénophones, comme celles d'Égypte, comme celles du reste du monde méditerranéen. Je n'invoque ici cet exemple que pour bien marquer que, du point de vue de la diffusion de l'hellénisme, de l'acculturation grecque, ne serait-ce que du point de vue linguistique, la colonisation militaire recourant à les éléments barbares est à prendre en considération aussi bien que celle qui recourt à des éléments helléniques installés en terre barbare.

Venons-en donc à celle-ci. Les choses se présentent de façon fort différente, aussi bien du point de vue des formes de cette colonisation que du point de vue de la documentation, selon qu'on envisage l'Asie ou l'Égypte.

Malgré les nombreux travaux qui lui ont été consacrés, la colonisation militaire en Asie reste mal connue. Il fait distinguer ces colonies militaires des poleis, que nous n'avons pas à prendre ici en considération, dans la mesure où elles n'avaient pas d'obligations militaires à l'égard de la royauté -sinon de recevoir parfois une garnison royale qui leur restait politiquement extérieure, ce qu'elles cherchaient d'ailleurs à éviter dans la mesure du possible. Pour ce qui est des "colonies militaires", dont nous percevons l'existence dans la mesure où nous percevons l'existence d'etablissements qui ne sont pas des poleis, il suffit de comparer ce qu'écrivait naguère Bickermann, plus récemmet Cohen ou Briant, pour nous convaincre qu'elles continuent d'être assez énigmatiques dans leurs structures, leurs status juridiques, leur évolution, etc. Mais le problème qui nous intéresse ici est celui du rôle qu'elles jouèrent dans les rapports culturels entre elles et les populations locales. De ce point de vue, une des questions centrales, qu'on ne saurait faire plus que poser théoriquement, est celle des mariages. Pour qu'un établissement se perpétue, il faut que ses membres procréent, et pour qu'ils procréent, il leur faut des femmes. C'est un point sur lequel les historiens modernes ont volontiers opposé les poleis aux colonies militaires. Dans ses Cities of Eastern Roman Empire, Jones a ainsi pu écrire (p. 309) que, "si les citoyens des cités grecques épousaient des indigènes, leurs enfants perdaient la citoyenneté, mais (que) les Grecs des campagnes n'avaient pas de citoyenneté à perdre" -pouvaient donc épouser des femmes barbares sans que cela eût de conséquence juridique pour leur descendance, ce qui signifie implicitement que ces établissements sans statut civique auraient vraisemblablement été des foyers de métissage grécoasiatique. Bien que je ne n'occupe pas ici des poleis, je dirai néanmoins que l'affirmation de l'endogamie civique grecque m'apparaît imprudente, étant plus ou moins une généralisation à l'échelle du monde grec du décret athénien de 451, dont on sait qu'il ne fut pas constamment respecté; et si, à l'époque hellénistique, nous avons de maigres indices d'endogamie civique à Rhodes ou à Cyrène (où il est question de matroxenoi), ce sont là des cités de vieille tradition, et non des fondations nouvelles; de même, si l'endogamie civique semble avoir été pratiquée à Alexandrie, c'était probablement une mesure de défence d'un corps civique qui se trouva rapidement minoritaire au sein d'une mégapole cosmopolite. Il me semble que, dans les fondations nouvelles, l'endogamie civique ne put guère être généralement adoptée ou imposée aux origines, pour cette simple raison que, s'il y eut certes beaucoup d'immigrants qui gagnèrent l'Orient avec femmes et enfants, une proportion non mesurable des colons fut sans doute constituée par des célibataires qui ne pouvaient faire autre chose que de prendre femmes, légalement ou non, dans le pays. A plus forte raison pour les établissements n'ayant pas statut de polis, où il n'y avait pas de statut civique à préserver. Constant néanmoins qu'on voit longuement subsister en Asie Mineure des établissements dits "macédoniens", Cohen a pensé qu'on avait dû y pratiquer séculairement une sorte d'exclusivisme ethnique et que les Séleucides auraient cherché dès l'origine des moyens d'imposer l'endogamie

grecque: mais, outre que ces moyens ne sont pas perceptibles, l'idée même de cette volonté de préservation de l'identité ethnique ne me parait guère plausible. Il est plus vraisemblable que, dans les fondations nouvelles, quel que fût leur statut juridique et quand bien même les mariages grecs devaient-ils être préférés dès lors qu'ils étaient possibles, les unions mixtes durent être nombreuses et que ce que l'on considère comme le peuplement "hellénique" de Etats hellénistiques d'Orient était en fait largement métissé, de langue grecque, d'anthroponymie grecque, de statut juridique grec là où il pouvait être question d'un tel statut, mais où les femmes introduisirent, du point de vue culturel, des éléments non-grecs dont leurs enfants étaient nécessairement pénétrés.

Il serait souhaitable de connaître archéologiquement un des ces établissements nouveaux au moment de sa fondation. Ce n'est malheureusement pas les cas, á une exception près, lointaine et surprenante, celle d'Aí-Khanoun en Afghanistan, qui est de nature à bouleverser nombre d'idées théoriques sur la colonisation hellénistique en Orient. Mais, avant d'y venir, j'élargirai mon propos à l'Iran tout entier, où le problème général des rapports entre Gréco-Macédoniens et indigènes et des conditions militaires de ces rapports, se pose en des termes particuliers.

Il faut ici remonter à Alexandre. L'on sait que ses annés de campagne en Extrême-Orient conduisirent Alexandre à modifier profondément la composition, l'armement et l'organisation tactique de son armée pour l'adapter aux modes de combat des populations de l'Iran Oriental -mais aussi à envisager la constitution d'une armée résolument mixte, macédono-iranienne l'aspect le plus intéressant de cette politique réside dans la création du corps de 30 000 épigonoi. Ces jeunes gens, que Diodore qualifie de "Perses" mais qui étaient plus probablement des Iraniens recrutés dans l'ensemble des satrapies supérieures, devaient être armés et entraînés à la macédonienne, instruits aussi dans la langue grecque et constituer une seconde phalange, destinée à faire contrepoids à la phalange macédonienne, dont le mécontentement allait croissant à mesure que la campagne se prolongeait. Cette phalange d'Iraniens "macédonisés" ne prend tout son sens que replacée parmi d'autres mesures royales, au premier rang desquelles les mariages iraniens imposès aux nobles officiers macèdoniens. Tout cela révèle le dessein royal de jeter les bases d'un milieu dominant macèdono-iranien, faute de pouvoir tenir tout l'ex-empire achéménide à l'aide des seuls Macédoniens, d'ailleurs réluctants. Nous ne savons ce que devinrent les épigones après la mort d'Alexandre. Quant aux mariages mixtes, nous savons qu'ils furent tous aussitôt rompus, à l'exception, nous dit-on, de celui de Séleucos (mais peut-être y eut-il d'autres exceptions: on pense ici à Peukestas, qui joua la carte iranienne en Perside). Ces réputations signifient clairement le rejet de la politique de miscégénation conçue par Alexandre. On ignore ce qui détermina Séleucos à conserver Apama: politique à longue vue (mais Séleucos n'est encore qu'une personnalité de second plan)? raisons affectives? Peu importe. L'essentiel est que, devenu à son tour maître de la plus grande partie de l'heritage asiatique d'Alexandre, Séleucos fonda une dynastie semi-iranienne et confia à son corégent et héritier présomptif Antiochos I le gouvernement, précisément, de cet Iran dont il était issu par sa mère. La malchance veut que nos textes ne nous disent rien de la politique d'Antiochos I en Iran, mais la logique et la vraisemblance suggèrent qu'il y dut poursuivre la politique d'association voulue par Alexandre, et la suite, si mal connue qu'elle soit, suggère de son côte qu'il en alla effectivement de la sorte et que les nécessités militaires jouèrent en l'occurence un rôle de premier plan. La suite, telle qu'on peut très incertainement la reconstituer d'après les sources littéraires, c'est, sommairement, la première irruption des Parthes au sud de la Caspienne, au milieu du IIIe. s., qui représente une grave échec de la domination séleucide en Iran; et, quasisimultanément, la création du royaume grec de Bactriane. Loin qu'il faille voir dans cette événement une "secesion", une "usurpation", il faut, a mon sens, y voir une bien naturelle réaction

d'organisation régionale autonome des colons européens d'Extrême-Orient contre l'irruption des nomades, qui les coupe de toute communication avec l'Occident. Mais, d'autre part, les succès de la résistance des Gréco-Bactriens à la pression nomadique, alors que le milieu d'origine européenne était nécessairement minoritaire, suggère une ètroite collaboration entre ces Europeéens et le milieu indigène sédentaire. Si les forces armées de la satrapie de Bactriane-Sogdiane n'avaient été constituées que de phalangites macédoniens et de cavaliers grecs, elles n'eussent guère pu résister aux cavaliers des steppes: il y fallait la coopération d'une cavalerie iranienne ralliée aux souverains grecs. On ne se trompera sans doute pas en voyant là l'heureux résultat de la politique du semi-Iranien Antiochos I -et il n'est pas impossible que les rois grecs de Bactriane aient été, eux aussi, des semi-Iraniens. J'ai montré ailleurs que toût cela semble confirmé par ce que nous savons de la tentative manquée de reconquête de la Bactriane par Antiochos III, à la fin du IIIe s.

De cette campagne, nous ne connaissons que le début par un fragment de Polybe (X, 49). Selon Polybe, l'armée bactrienne, dont il ne nous donne pas la composition, était couverte par 10 000 cavaliers -l'effectif de cavalerie le plus fort qui nous ait été tranmis pour toute l'histoire hellénistique. Ce chiffre n'est guère explicable que par le développement, en ces régions lointaines, d'une forte cavalerie indigène, qui témoigne à son tour de la coopération grécobactrienne, indispensable à la defense du pays contre les nomades. Le fragment polybien, assez ambigu, ne relate d'ailleurs qu'un combat d'avant-garde, à la suite duquel ces nuées de cavaliers bactriens renoncent à barrer la route à l'armée séleucide, dans des conditions que ne nous sont pas clairement compréhensibles. Et c'est le fameux siège de Bactres (XI, 34), qui dure deux ans -durèe surprenante et qui pose de nombreux problèmes stratégiques qu'on ne saurait résoudre. Mais le fait que ce siège s'achève sur une paix conclue sur pied d'égalité, le fait surtout qu'au cours des négotiations le roi de Bactriane Euthydème fit remarquer à Antiochos que la poursuite de leur conflit favoriserait les entreprises des nomades, tout cela prouve, me semble-t-il que, pendant qu'Antiochos perd son temps devant Bactres et Euthydème dans Bactres, la vraie partie se joue ailleurs, aux frontières menacées de la Bactriane, et qu'Antiochos finit par comprendre que la defense de ces lointaines régions serait mieux assurées par Euthydème, ses colons Gréco-Macédoniens et ses cavaliers iraniens (touraniens, plutôt) associés qu'elle ne pourrait l'être par un problématique rétablissement de la légitimité séleucide, -finit par comprendre peut-être qu'Euthydème était un meilleur continuateur d'Antiochos I et d'Alexandre qu'il ne pourrait l'être lui-meme. Si Antiochos III eût été vainqueur, eût-il confié l'Iran à un des ses fils? Qu'il promît une de ses filles au Bactrien signifiait peut-etrê dans sons esprit un retour à un système de corégence à composante iranienne, système abandonné, semble-t-il, depuis la mort de Séleucos I.

Tout cela esta matière à spéculations sur de trop maigres textes. Sur quoi est survenue l'heureuse découverte d'Aî-Khanoum, qui a renouvelé le problème, mais dans un sens qui confirme les hypothèses de coopération gréco-iranienne auxquelles la spéculation pouvait conduire, car ce site se révéla être le lieu d'une remarquable acculturation gréco-iranienne réciproque. Qu'Aî-Khanoum, l'établissement hellénique le plus lontain qui nous soit connu, ait été fondée dans un dessein militaire n'est guère douteux, quel qu'ait pu être son statut juridique, polis ou "colonie militaire". La fondation est de la fin du IVe. s. (Alexandre ou Séleucos?), sur un site non encore urbanisé, mais fort propre à une fondation urbaine (le confluent de l'Oxos et de la Kokcha, plus une acropole favorisant la défense) et à l'établissement d'une colonie (une belle plaine où une ancienne population rurale pratiquait l'agriculture irriguée assurant les subsistances). Le hasard qui fit découvrir le site fut la trouvaille fortuite d'un chapiteau corinthien, qui put donner à penser qu'on trouverait là une ville proprement grecque. Or on dècouvrit une ville qui, dès sa fondation,

associa des éléments grecs et des éléments asiatiques, irano-touraniens. On ne peut ici que résumer sommairement.

De grec: una gymnase, avec ses cultes à Héracles et à Hermès (les seuls cultes grecs présentement attestés), pourvu d'un terrain de sport, d'une piscine et de locaux probablement destinés à l'enseignement; un theâtre de 6000 places; des éléments de décor architectural; des mosaîques grecques de galets roulés; des textes, peu nombreux, mais dont certains suggèrent l'existence d'une bibliothèque; des monnaies. Tout cela suffirait à attester l'existence d'une colonie hellénique, dont géographie et topographie prouvent qu'elle ne peut avoir eu qu'une vocation stratégique.

D'asiatique (et dès l'originel): d'abord l'essentiel de l'architecture, à commencer par les remparts qui, pour être faits d'une succession de tours et courtines comme les fortifications grecques, n'en sont pas moins constitués de ces énormes accumulations de briques crues propres à l'Asie centrale; le plan de la ville, ensuite, qu n'est pas ce qu'on peut tenir pour le banal plan en damier des villes hellénistiques; les habitations, vastes et visiblement riches, qui n répondent en rien à la maison grecque méditerranéene, si ce n'est qu'elles sont pourvues de salles de bains: il s'agit de maisons asiatiques, adaptées au climat, mais sur lesquelles les Grecs ont plaqué ces éléments de décor grec dont j'ai parlé; n'étant pas crépis, les murs ne pouvaient comporter de fresques, et les sols sont de terre battue (saûf dans les salles de bains, où sont les mosaîques): on en a conclu que les Grecs avaient dû adopter là l'usage oriental des tentures et tapis. L'ensemble architectural le plus remarquable est un palais: si le décor en était grec, avec sa cour d'honneur entourée d'un portique à colonnes corinthiennes, le plan s'inspire des palais achéménides: salles d'audience, appartements privés, magasins, bureaux: rien n'y suggère des locaux destinés à des institutions civiques grecques, bien plutôt le siège d'une autorité personnelle, celle, peutêtre, du gouverneur de la satrapie, puis, ont pensé les fouilleurs; celle du roi Eucratidès, qui renversa la dynastie d'Euthydème vers 170 avant de partir à la conquête de l'Indie (on a retrouvé quelques objets indiens). Aî-Khanoum, dont nous ne connaissons pas le nom grec, fut peut-être alors l'Eucratideia mentionnée par deux sources grecques, mais non localisée. Un des locaux du palais a pu être identifié comme le trésor: les espèces y étaient conservées dans des jarres, selon une pratique grecque connue, et les mouvements de fonds étaient portés à la plume sur les flancs du vase, avec les noms de gens qui y avaient procédé. On a là les seuls éléments d'onomastique d'Aî-Khanoum: les noms sont grecs et iraniens. Des Grecs et des Iraniens se partageaient donc les fonctions palatiales, comme ils devaient vivre côte à côte dans la ville et combattre côte à côte dans l'armée. Ces gens avaient certes des dieux quels dieux? Les représentations de divinités grecques ne manquent pas sur les monnaies gréco-bactriennes, et j'ai mentionné les cultes grecs du gymnase. Mais Aî-Khanoum, en l'état présent de l'information, n'a pas rendu de temple grec. L'acropole a rendu un sanctuaire typiquement iranien et la ville un sanctuaire fort énigmatique, car si son architecture est asiatique, le lieu de culte contenait, typiquement grecque, une base de statue colossale, dont il ne reste qu'un fragment de pied chaussé d'une sandale, d'une belle plastique grecque: un dieu grec dans un temple iranien? un dieu iranien figuré sous des traits grecs? une divinité syncrétique rassemblant les deux éléments ethniques de la ville et du royaume?

L'expression "gréco-bactrien" a été forgée pour désigner le royaume gréc installé en Bactriane: dans l'esprit des historiens, les deux termes étaient plus souvent dissociés qu'associés. Les découvertes d'Aî-Khanoum les associent pleinement: nous assistons là, dans cette communauté évidemment fondée à des fins militaires, à une compénétration culturelle gréco-iranienne dont on n'avait pas encore d'exemple. Bien entendu, cela reste fort matériel, fort extérieur, et l'on ne

peut que rêver sur tout l'humain qui vivait dans ce cadre. Mais, en ce cadre si mêlé, suivra-t-on l'opinion de ceux qui veulent que les guerriers grecs aient toujours tenu les indigènes à l'écart, qu'ils n'aient jamais épousé leurs femmes, jamais admis leurs adolescents dans leurs gymnases? Et si ces questions peuvent être posées à Aî-Khanoum, il faut les poser pour l'ensemble de ce royaume, sans nous dissimuler qu'il s'agit probablement là d'un cas exceptionnel, celui d'un pays où la population indigène, ou du moins son aristocratie, et de milieu des immigrés furent amenés à s'associer, non pas par idéal de fraternité humaine, mais parce que les uns et les autres ne pouvaient survivre qu'à ce prix. Encore n'y parvinrent-ils que pendant deux siècles, puisque cette intéressante expérience fut balayée à la fin du IIe s. par le raz de marée nomadique. Expérience d'acculturation réciproque imposée par les nécessités militaires.

Sautons d'un bout du monde hellénistique à l'autre. Une dernière question, à propos d'Aî-Khanoum, nous fournira la transition. Résidence de satrape ou résidence royale, sise en un point où la vigilance militaire devait être la règle, Aî-Khanoum devait être la base de forces militaires nombreuses. Si vaste que fût la ville, elle n'abritait probablement pas de façon permanente toute une armée, surtout une armée forte en cavalerie: cela pose la question de savoir si le territoire rural de la ville, sa chôra, supportait une colonisation militaire rurale, du type de celle que nous observons en Egypte.

Je supposerai ici connu le système des clérouchies, c'est-à-dire de la dispersion (relative) des soldats d'une même unité dans les villages de la *chôra*, pourvus chacun d'un lot de terre, plus ou moins grand selon son arme et son grade, et d'un logement chez l'habitant. Ce qui doit nous retenir ici, ce sont les effects de ce système dans le domaine des contacts et des échanges culturels. De ce point de vue, las choses sont loin d'être claires et elles ont souvent été brouillées encore par les jugements de valeur des modernes, qui ont transposé dans l'antiquité certains préjugés de notre temps.

Jusque vers la fin du IIIe. s., les clérouques lagides ont été uniquement des allogènes hellénophones, la majorité d'entre eux étant d'origine gréco-macédonienne. Ensuite, dans des conditions que nous verrons, se multiplieront les clérouques égyptiens. Envissageons d'abord les premiers. Quand bien même se plait-on à souligner qu'Alexandre fut accueilli par les Égyptiens comme un libérateur de la domination perse récemment rétaible, il n'en reste pas moins que les troupes cantonnées en Égypte, peu nombreuses sous Alexandre, de plus en plus nombreuses à partir de Ptolémée I, ne tardèrent pas à constituer en fait une armée d'occupation. Aucune population de l'histoire n'a jamais vu avec plaisir s'établir sur son sol une armée étrangère permanente, surtot lorsque cet établissement s'accompagne d'une véritable colonisation, chaque soldat ou officier se voyant attribuer des terres (qui ne sont évidemment pas les moins bonnes) prélevées sur celles dont vit la population indigène, et le logement chez l'habitant. Il va donc de soi que le système ptolémaique d'occupation de la chôra n'était pas fait pour engendrer des relations cordiales entre la troupe et la population. A l'inverse, on sait aussi que la situation d'un soldat occupant un territoire étranger, même sans y être pourvu de terres, n'est pas nécessairement agréable, entouré qu'il est de méfiance et d'hostilité. S'agissant ici d'Égyptiens et d'Hellènes (ou d'hellénisés), on ajoutera l'hétérogénéité radicale des cultures des deux ethnies, les difficultés de communication linguistique, etc. Toutes les conditions sembleraient donc a priori réunies pour que se créât un climat d'hostilité, d'inconpréhension, de mépris réciproques - de séparation. Et la documentation papyrologique, en effet, nous offre maints témoignages d'une telle situation et d'incidents engendrés par elle. Elle nous montre aussi que les occupants helléniques cherchèrent le plus

possible à se soustraire à l'inconfort de cette situation, tendant à abandonner leurs stathmoi villageois pour se regrouper dans les métropoles des nomes et à donner leurs terres à bail à des locataires indigènes, ces regroupements se traduisant par le développement d'institutions sociales de type grec, avec les gymnases, les associations cultuelles, les politeumata, toutes choses qui reconstituaient tant bien que mal pour les Hellènes certains aspects de l'atmosphère de la polis. Que les indigènes fussent exclus de ces institutions est certain -au moins au début: ces institutions étaient en fait des instruments de ségrégation.

S'en tenir à cette tendance à la ségrégation serait toutefois erroné. Parallèlement à la ségrégation, certains facteurs s'exerçaient en sens inverse, aussi bien du côté des Grecs que des Égyptiens -disons, plus prudemment: de certains Grecs et de certains Égyptiens. Du côté des Grecs, on retrouve la question des femmes. Il vint des femmes grecques en Égypte comme en Asie, mais certainement moins que d'hommes: les unions mixtes étaient dans l'ordre naturel des choses, même si les documents papyrologiques ne les attestent que maigrement. Mais ces documents ne touchent qu'aux mariages et à leurs conséquences juridiques et il serait déraisonnable de négliger les simples concubinages, dont il n'est pas à attendre qu'ils laissent des traces ècrites. De ces unions mixtes, légalisées ou non, sortit un élément de population métissée. Nos textes ne nous permettent pas de mesurer statistiquement l'ampleur du milieu métis, ni les effets culturels de métissage: de l'une comme des autres, on a proposé des interprétations fort contradictoires. Rostovtzeff accordait une grande importance au milieu métis, qu'il qualifiait de "bourgeoisie mixte" et où il voyait un facteur d'équilibre entre Grecs et Égyptiens. Mais le même Rostoytzeff constatait aussi que les Lagides ne réussirent pas plus que les Séleucides à faires des habitants de leur royaume une "nation" pourvue d'une langue et d'une culture uniques et que le clivage entre éléments ethniques subsista jusqu'à la fin. Observation juste et qui prouve que le métissage et ses effets culturels n'affectèrent jamais qu'une frange de chacun des groupes. Et comme la documentation révèle (ou que l'absence de documentation suggère) que ces franges se situaient aux niveaux inférieurs de la hierarchie sociale, la notion de "bourgoisie mixte" de Rostovtzeff ést certainement sausse: ce aurait plutôt d'un prolétariat mixte qu'il faudrait parler, à quelques exceptiones près. Et si l'on se demande pourquoi, aux époques modernes, la miscégénation a été infiniment plus ample en Amérique du Sud ou dans le Sud des États-Unis qu'elle ne le fut apparemment en Égypte hellénistique, alors que les colons d'origine européenne n'y étaient pas proportionnellement plus nombreux que les Hellènes en Égypte, la réponse est évidenment à chercher principalement dans l'esclavage américain: les maîtres de plantations qui prenaient librement leur plaisir avec de multiples jeunes esclaves procréaient surabondamment des mulâtes, alors que les Hellènes ne pouvaient se conduire de la sorte en Égypte, où la population indigène avait un statut juridique et où la miscégénation ne pouvait avoir lieu, sauf accident, que dans le cadre de mariages mixtes ou de concubinages plus ou moins stables. Or il ne pouvait y avoir plus d'unions mixtes qu'il n'y avait en Égypte d'Hellènes, qui furent toujours minoritaires et dont tous ceux qui le pouvaient prenaient de préférence des épouses grecques, ou d'origine paternelle grecque. Comme enfin les Hellènes ou pseudo-Hellènes installés en Égypte n'étaient pas tous soldats, on reconnaîtra que si les troupes grecques stationées en Égypte contribuèrent certainement au métissage d'une proportion inconnue de la population globale, on ne saurait déterminer cette proportion d'origine spécifiqument militaire. Au demeurant, il convient de distinguer (il conviendrait de pouvoir distinguer....) le métissage biologique de ses effets culturels. Les lamentations de M. Launey, dans ses Recherches, et d'autres encore, sur le naufrage de la "race grecque" en Orient sont déplacées. C'est oublier que, pour les Hellènes eux-mêmes, l'hellénisme était un fait de culture et c'est donc également dans la perspective des faits de culture qu'il faut envisager le métissage. Mais il est difficile d'en juger. Nous ne pouvons jamais

reperer un authentique métis que sur des bases anthroponymiques, mais il a été montré à suffisance combien ces bases sont le plus souvent incertaines. Qui nous dira si tel colon portant nom et patronyme grecs n'avait pas une ascendance partiellement égyptienne? Or si l'ascendance transmet toujours des élements d'héritage culturel, il est rarement posible de les déterminer et de les lui attribuer: à voir un individu qualifiable d'Hellène par son anthroponymie professer une dévotion indigène, qui nous dira s'il la doit à une ascendance feminine indiscernable ou à un mouvement spontané?.

D'un autre côté, des phénomènes proprement égyptiens s'exercèrent aussi à l'encontre de la ségrégation ethnique. Il faudrait ici affronter l'immense problème de l'acculturation des populations dominées par rapport à ceux qui les dominent. On sait que le processus commence souvent au sein des élites sociales indigènes. Mais, au cours du premier siècle de l'époque hellénistique, les élites sociales égyptiennes nous échappent singulièrement, en-dehors de certains éléments du milieu sacerdotal. Nous occupant ici plus particulièrement du milieu militaire, nos rappellerons que les Égytiens furent tenus à l'écart de l'armée lagide jusqu'à l'époque de la bataille de Raphia, circonstances qui ouvrent le deuxième et confus chapitre de l'histoire militaire lagide. Les faits sont connus et j'y ai déjà fait allusion. En présence de l'invasion de la Coelè-Syrie (Syrie-Phénicie dans la terminologie ptolémaique) par Antiochos III en 219 (quatrième guerre de Syrie), le gouvernement du jeune Ptolémée IV ne dispose ni d'assez de soldats réguliers, ni d'assez de mercenaires, ni d'assez d'argent pour embaucher plus de mercenaires et se résout, pour la première fois, à recruter 20 000 paysans égyptiens qu'on équipe à la macédonienne et qu'on entraîne secrètement à combattre en phalange. J'ai déjà noté que ces pseudo-phalangites macédoniens n'avaient appris de grec que ce qu'il en fallait pour comprendre les commandements et que le roi dut recourir à des interprètes pour les haranguer avant la bataille. Il va de soi que ce contingent égyptien ne contribua pas à faire de l'armée lagide une armée "nationale" égyptienne: il correspond bien plutôt aux régiments noirs, jaunes ou maghrébins de récentes armées européennes: ce sont des "troupées coloniales" indigènes. Or ces troupes furent victorieuses et tout le monde connaît le passage fameux de Polybe V, 107 qui en souligne les conséquences: "(Ptolémée IV) avait armé les Égyptiens pour lutter contre Antiochos, décision qui eut d'heureux résultats dans l'immédiat, mais qui se révéla para la suite comme une erreur. Gonflés de fierté par leur victoire de Raphia, ces gens ne furent plus désormais disposés à obéir aux autorités. Ils se cherchaient un chef et représentant (prosôpon), se tenant pour capables de se suffire à eux-mêmes: et c'est ce qu'ils finirent par faire peu après". Ce "peu après" ne nous est donne par Polybe qu'en XIV, 12, où il revient en Égypte pour conter le debut des insurrections indigènes. Peu importe ici la date precise de ce debut, que l'on place généralement aussitôt après Raphia, mais dont W. Peremans pense qu'il faut le rabaisser de quelque dix ans, à l'époque où la Haute-Égype fait sécession sous un pharaon indigène. Polybe, dans le fragment conservé, ne fait malheureusement qu'annoncer la description de ce soulèvement et ce qu'il en dit nous laisse sur notre faim: "...guerre qu'on va raconter ici et qui, mis à part les traits de cruauté et les violations de toutes les règles qui l'accompagnèrent, n'a été marquée par aucune bataille rangée, par aucun combat naval, par aucun siège, bref, par aucune action memorable..." En somme, une guérilla, dont nous aurions sans doute une description plus poussée si la suite du texte avait été conservée. N'eussions-nous que Polybe au sujet des origines de cette insurrection des anciens combattants de Raphia, il nous faudrait en rester à l'idée que leur participation à la victoire les convainquit qu'ils valaient bien les Gréco-Macédoniens et qu'il n'y avait donc aucune raison pour qu'ils leur restassent soumis, pour peu qu'ils se trouvassent un chef. On serait tenté de voir là le début de ce qu'on appellerait aujourd'hui un movement nationaliste.

Les papyrus, toutefois, nous enseignent autre chose encore: que l'incorporation d'Égyptiens dans l'armée entraîna aussi des conséquences dans la structure socio-économique de cette armée. Car les soldats indigènes furent établis comme clérouques, mais sur des tenures plus petites et de moins bonnes qualité que celles des Hellènes, et avec des obligations fiscales plus lourdes. C'est-à-dire que, si on avait procédé à une assimilation des Égyptiens aux Hellènes du point de vue tactique, on avait procédé simultanément à une discrimination de leur statut économique dans la chôra: cela ne pouvait être qu'un facteur de mécontentement dont on voit comment il pouvait se conjuguer avec l'exaltation guerrière dont parle Polybe. En somme, ces vainqueurs sont traités en combattants de seconde zone - et que les soldats d'origine hellénique entendissent se bien distinguer de leurs nouveaux camarades indigènes se révèle dans le fait que, rapidement, le titre de "clérouque"sera réservé aux Égyptiens, les autres prenant celui de kutoikoi. Gloriole militaire et frustration socio-économique, c'est là un mélange détonant caractéristique des armées coloniales victorieuses. Et ce syndrome d'orgueil guerrier et de mécontentement socio-économique est le plus aigu chez ceux des sujets qui ont commencé à accéder, ne serait-ce que superficiellement, à la culture des maîtres, à parler leur langue, à lire et à écrire leur écriture, etc. C'est autour de ces gens que se regroupent les autres, c'est parmi eux que peut se trouver ce "chef et représentant" dont parle Polybe.

Je ne me livrerai pas ici à des spéculations sur ce que put être la guérilla dont le récit polybien est perdu. Deux points toutefois: si Polybe nous dit qu'il n'y eut pas de batailles rangées, cela signifie que les rebelles ne mirent pas à profit l'entraînement de phalangites qui leur avait permis de contribuer à la victoire de Raphia. Outre le fait qu'ils manquaient sans doute d'un encadrement compétent, le paysage égyptien leur offrait des moyens de combat plus efficaces que d'affronter des hoplites gréco-macédoniens en rase campagne. L'autre détail est la cruauté de cette guerre, qui prend tout son relief si on le rapproche de textes plus tardifs qui décrivent le degré de sauvagerie que pouvaient atteindre les Égyptiens lorsqu'ils sortaient de leur passivité. Frustration, mécontentement, rébellion: tout cela ne va pas dans le sens d'une acculturation hellénique, tout au contraire: dans le sens d'une accentuation de la discrimination et de la ségrégation, si ce n'est encore, en ce début du IIe. s., d'un véritable mouvement de contreacculturation, dont nous trouverons des traces plus tard et dont je dirai deux mots ultérieurement.

Mais les choses ne sont pas aussi simples. Cependant que la violence anti-hellénique, partie du nouveau milieu militaire égyption, se développe et tend à devenir endémique, on observe un phénomène inverse: on constate que les effectifs des clérouques égyptiens, malgré leur situation inférieure et l'umiliante par rapport à celle de leurs collègues hellènes, sont de plus en plus nombreux. L'explication en est sans doute complexe (il faut évidemment tenir compte des problèmes royaux de recrutement), mais, comme l'a noté Rostovtzeff, pour désavantageux que fût le statut des clérouques égyptiens en regard de celui de leurs camaradès grecs, il n'èn était pas moins avantageux par rapport à celui des paysans royaux. La détérioration rapide de la condition paysanne fait que même le statut médiocre du clérouque indigène devient enviable, quitte pour lui, lorsqu'il l'a obtenu, à envier le statut supérieur du katoikos grec. Non seulement à l'envier, mais aussi à l'obtenir parfois dans des conditions plus ou moins légales, ou à l'usurper, car, une génération plus tard, une ordonnance d'amnistie de Ptolémée VIII visera à régulariser la situation de clérouques passés dans la catégorie des katoikoi. Or on aimerait connaître de plus près ces passages de statut militaire indigène au statut militaire grec, car on sait bien que, dans des situations "coloniales" de ce type, lorsqu'un indigène obtient ou atteint une amélioration de statut qui le rapproche du statut des dominants, il s'efforce de consolider cette mutation en accentuant la distance qui le sépare désormais de ceux qui

n'ont pas obtenu cette amélioration. Un clérouque devenu *katoikos* afin d'avoir plus de terres et payer moins d'impôts, tendra nécessairement à une certaine hellénisation, pour justifier et renforcer sa supériorité par rapport à ses congénéres qui n'ont accédé au statut militaire superièur.

Il a donc dû régner une très grande diversité et une très grande ambiguité au sein des troupes lagides d'origine égyptienne, et cela se traduit par une remarquable confusion lorsque les troubles se déchaînent, car on soupçonne que les troupes indigènes se partagent entre une tendance à la rébellion et une tendance au loyalisme, entre une tendance à obéir au mécontentement qui les rejetait vers leurs origines ethniques et une tendance à obéir aux espoirs de promotion sociale que leur offrait leur pénétration dans l'armée et jusque dans la garde royale. Cette ambiguité et cette confusion sont illustrées par les éléments de documentation dont on dispose à l'époque de la rivalité entre Ptolémée VI et Ptolémée VIII et de l'insurrection de Dionysios Pétosarapis. On sait combien rares étaient les Égytpiens hellénisés ou Gréco-égyptiens qui réussissaient à s'élever dans la hiérarchie administrative ou militaire et surtout à pénétrer à la cour. Dionysios Pétosarapis, dont les origines nous sont inconnues, était de ceux-là. D'après le fragment de Diodore qui nous relate son aventure (XXXI, 15 a.), la dissension entre les deux frères royaux lui suggéra de les jouer l'un contre l'autre, de se débarrasser d'eux et d'aspirer au trône. Ayant échoué dans sa tentative de coup d'État, Pétosarapis se retira dans le faubourg alexandrin d'Éleusis, où il s'établit avec une troupe de quelque 4000 hommes, dont Diodore donne à penser que ce devaient tráite des troupes indigènes de la garnison d'Alexandrie. Battu à Éleusis par les troupes fidèles à la dynastie, Pétosarapis gagna la chôra et prêcha la rébellion aux Égyptiens, les excita à l'apostasis, non sans quelque succès, car l'épisode ouvre une nouvelle période de guérilla. Plusieurs papyrus datables de ces années, qui ne nomment pas le chef rebelle (dont on ignore ce qu'il devint) font allusion à des violences exercées par des Aigyptoi apostatai -mais, ce qui est à première vue inattendu, il s'agit de violences exercées aux dépens de temples égyptiens, dont les prêtres avaient sans doute jugé plus prudent de rester loyaux à l'ordre officiel. Un seul document suggère le pillage d'un bureau administratif: il y est question de contrats détruits par le feu -probablement des baux ruraux désavantageux. Du point de vue qui nous intéresse ici, deux choses sont à considérer.

S'en tenir à cette tendance à la ségrégation serait toutefois erroné. Parallèlement à la ségrégation, certains facteurs s'exarçaient en sens inverse, aussi bien du côté des Grecs que des Égyptiens -disons, plus prudemment: de certains Grecs et de certains Égyptiens. Du côté des Grecs, on retrouve la question des femmes. Il vint des femmes grecques en Égypte comme en Asie, mais certainement moins que d'hommes: les unions mixtes étaient dans l'ordre naturel des choses, même si les documents papyrologuiques ne les attestent que maigrement. Mais ces documents ne touchent qu'aux mariages et à leurs conséquences juridiques et il serait déraisonnable de négliger les simples concubinages, don il n'est pas à attendre qu'ils laissent des traces ècrites. De ces unions mixtes, légalisées ou non, sortit un élément de population métissée. Nos textes ne nous permettent pas de mesurer statistiquement l'ampleur du milieu métis, ni les effets culturels de métissage: de l'une comme des autres, on a proposé des interprétations fort contradictoires. Rostoytzeff accordait une grande importance au milieu métis, qu'il qualifiait de "bourgeoisie mixte" et où il voyait un facteur d'équilibre entre Grecs et Égyptiens. Mais le même Rostovtzeff constatait aussi que les Lagides ne réussirent pas plus que les Séleucides à faires des habitants de leur royaume une "nation" pourvue d'une langue et d'une culture uniques et que le clivage entre éléments ethniques subsista jusqu'à la fin. Observation juste et qui prouve que la métissage et ses effets culturels n'affectèrent jamais qu'une frange de chacun des groupes. Et comme la documentation révèle (ou que

l'absence de documentation suggère) que ces franges se situaient aux niveaux inférieurs de la hierarchie sociale, la notion de "bourgoisie mixte" de Rostovtzeff ést certainement fausse: ce aurait plutôt d'un prolétariat mixte qu'il faudrait parler, à quelques exceptiones près. Et si l'on se demande pourquoi, aux époques modernes, la miscégénation a été infiniment plus ample en Amérique du Sud ou dans le Sud des États-Unis qu'elle ne le fut apparemment en Égypte hellénistique, alors que les colons d'origine européenne n'y étaient pas proportionnellement plus nombreux que les Hellènes en Égypte, la réponse est évidenment à chercher principalement dans l'esclavage américain: les maîtres de plantations qui prenaient librement leur plaisir avec de multiples jeunes esclaves procréaient surabondamment des mulâtes, alors que les Hellènes ne pouvaient se conduire de la sorte en Égypte, où la population indigène avait un statut juridique et où la miscégénation ne povait avoir lieu, sauf accident, que dans le cadre de mariages mixte- ou de concubinages plus ou moins stables. Or il ne pouvait y avoir plus d'unions mixtes qu'il n'y avait en Égypte d'Hellènes, qui furent toujours minoritaires et dont tous ceux qui le pouvaient prenaient de préférence des épouses grecques, ou d'origine paternelle grecque. Comme enfin les Hellènes ou pseudo-Hellènes installés en Égypte n'était pas tous soldats, on reconnaîtra que si les troupes grecques stationées en Égypte contribuèrent cerainement au métissage d'une proportion inconnue de la population globale, on ne saurait déterminer cette proportion d'origine spécifiqument militaire. Au demeurant, il convient de distinguer (il conviendrait de pouvoir distinguer....) le métissage biologique de ses effets culturels. Les lamentations de M. Launey, dans ses Recherches, et d'autres encore, sur le naufrage de la "race grecque" en Orient sont déplacées. C'est oublier que, pour les Hellènes eux-mêmes, l'hellénisme était un fait de culture et c'est donc également dans la perspective des faits de culture qu'il faut envisager le métissage. Mais il est difficile d'en juger. Nous ne pouvons jamais reperer un authentique métis que sur des bases anthroponymiques, mais il a été montré à suffisance combien ces bases sont le plus souvent incertaines. Qui nous dira si tel colon portant nom et patronyme grecs n'avait pas une ascendance partiellement égyptienne? Or si l'ascendance transmet toujours des élements d'héritage culturel, il est rarement posible de les déterminer et de les lui attribuer: à voir un individu qualifiable d'Hellène par son anthroponymie professer une dévotion indigène, qui nous dira s'il la doit à une ascendance feminine indiscernable ou à un mouvement spontané?.

D'un autre côté, des phénomènes proprement égyptions s'exercèrent aussi à l'encontre de la ségrégation ethnique. Il faudrait ici affronter l'immense problème de l'acculturation des populations dominées par rapport à ceux qui les dominent. On sait que les processus commence souvent au sein des élites sociales indigènes. Mais, au cours du premier siècle de l'époque hellénistique, les élites sociales égyptiennes nous échappent singulièrement, en-dehors de certains éléments du milieu sacerdotal. Nous occupant ici plus particulièrement du milieu militaire, nos rappellerons que les Égytiens furent tenus à l'écart de l'armée lagide jusqu'à l'époque de la bataille de Raphia, circonstances qui ouvrent le deuxième et confus chapitre de l'histoire militaire lagide. Les faits sont connus et j'y ai déjà fait allusion. En présence de l'invasion de la Coelè-Syrie (Syrie-Phénicie dans la terminologie ptolémaique) par Antiochos III en 219 (quatrième guerre de Syrie), le gouvernement du jeune Ptolémée IV ne dispose ni d'assez de soldats réguliers, ni d'assez de mercenaires, ni d'assez d'argent pour embaucher plus de mercenaires et se résout, pour la première fois, à recruter 20 000 paysans égyptiens qu'on équipe à la macédonienne et qu'on entraîne secrètement à combattre en phalange. J'ai déjà noté que ces pseudo-phalangites macédoiens n'avaient appris de grec que ce qu'il en fallait pour comprendre les commandements et que le roi dut recourir à des interprètes pour les haranguer avant la bataille. Il va de soi que ce contingent égyptien ne contribua pas à faire de l'armée lagide une armée "nationale" égyptienne: il correspond bien plutôt

aux régiments noira, jaunes ou maghrébins de récentes armées européennes: ce sont des "tropues coloniales" indigènes. Or ces troupes furent victorieuses et tout le monde connaît le passage fameux de Polybe V, 107 qui en souligne les conséquences: "(Ptolémée IV) avaitarmé les Égyptiens pour lutter contre Antiochos, décision qui eut d'heureux résultata dans l'immédiat, mais qui se révélea para la suite comme une erreur. Gonflés de fierté par leur victoire de Raphia, ces gens ne furent plus désormais disposés pa obéir aux autorités. Ils se cherchaient un chef et représentant (prosôpon), se tenant pour capables de se suffire à eux-mêmes: et c'est ce qu'ils finirent par faire peu après". Ce "peu après" ne nous est donne par Polybe qu'en XIV, 12, où il revient en Égypte pour conter le debut des insurrections indigènes. Peu importe ici la date precise de ce debut, que l'on place généralement aussitôt après Raphia, mais dont W. Peremans pense qu'il faut le rabaisser de quelque dix ans, à l'époque où la Haute-Égype fait sécession sous un pharaon indigène. Polybe, dans le fragment conservé, ne fait malheureusement qu'annoncer la description de ce soulèvement et ce qu'il en dit nous laisse sur notre faim: "...guerre qu'on va raconter ici et qui, mis à part les traits de cruauté et les violations de toutes les règles qui l'accompagnèrent, n'a été marquée par aucune bataille rangée, par aucun combat naval, par aucun siège, bref, par aucune action memorable..." En somme, une guérilla, dont nous aurions sans doute une description plus poussée si la suite du texte avait été conservée. N'eussions-nous que Polybe au sujet des origines de cette insurrection des anciens combattants de Raphia, il nous faudrait en rester à l'idée que leur participation à la victoire les convainquit qu'ils valaient bien les Gréco-Macédoniens et qu'il n'y avait donc aucune raison pour qu'ils leur restassent soumis, pour peu qu'ils se trouvassent un chef. On serait tenté de voir là le début de ce qu'on appellerait aujourd'hui un movement nationaliste.

Les papyrus, toutefois, nous enseignent autre chose encore: que l'incorporation d'Égyptiens dans l'armée entraîna aussi des conséquences dans la structure socio-économique de cette armée. Car les soldats indigènes furent établis comme clérouques, mais sur des tenures plus petites et de moins bonnes qualité que celles des Hellènes, et avec des obligations fiscales plus lourdes. C'est-à-dire que, si on avait procédé à une assimilation des Égyptiens aux Hellènes du point de vue tactique, on avait procédé simultanément à une discrimination de leur statut économique dans la chôra: cela ne pouvait être qu'un facteur de mécontentement dont on voit comment il pouvait se conjuguer avec l'exaltation guerrière dont parle Polybe. En somme, ces vainqueurs sont traités en combattants de seconde zone - et que les soldats d'origine hellénique entendissent se bien distinguer de leurs nouveaux camarades indigènes se révèle dans le fait que, rapidement, le titre de "clérouque"sera réservé aux Égyptiens, les autres prenant celui de katoikoi. Gloriole militaire et frustration socio-économique, c'est là un mélange détonant caractéristique des armées coloniales victorieuses. Et ce syndrome d'orgueil guerrier et de mécontentement socio-économique est le plus aigu chez ceux des sujets qui ont commencé à accéder, ne serait-ce que superficiellement, à la culture des maîtres, à parler leur langue, à lire et à écrire leur écriture, etc. C'est autour de ces gens que se regroupent les autres, c'est parmi eux que peut se trouver ce "chef et représentant" dont parle Polybe.

Je ne me livrerai pas ici à des spéculations sur ce que put être la guérilla dont le récit polybien est perdu. Deux points toutefois: si Polybe nous dit qu'il n'y eut pas de batailles rangées, cela signifie que les rebelles ne mirent pas à profit l'entraînement de phalangites qui leur avait permis de contribuer à la victoire de Raphia. Outre le fait qu'ils manquaient sans doute d'un encadrement compétent, le paysage égyptien leur offrait des moyens de combat plus efficaces que d'affronter des hoplites gréco-macédoniens en rase campagne. L'autre détail est la cruauté de cette guerre, qui prend tout son relief si on le rapproche de textes plus tardifs qui décrivent le degré

de sauvagerie que pouvaient atteindre les Égyptiens lorsqu'ils sortaient de leur passivité. Frustration, mécontentement, rébellion: tout cela ne va pas dans le sens d'une acculturation hellénique, tout au contraire: dans le sens d'une accentuation de la discrimination et de la ségrégation, si ce n'est encore, en ce début du IIe. s., d'un véritable mouvement de contreacculturation, dont nous trouverons des traces plus tard et dont je dirai deux mots ultérieurement.

Mais les choses ne sont pas aussi simples. Cependant que la violence anti-hellénique, partie du nouveau milieu militaire égyptien, se développe et tend à devenir endémique, on observe un phénomène inverse: on constate que les effectifs des clérouques égyptiens, malgré leur situation inférieure et humiliante par rapport à celle de leurs collègues hellènes, sont de plus en plus nombreux. L'explication en est sans doute complexe (il faut évidemment tenir compte des problèmes royaux de recrutement), mais, comme l'a noté Rostovtzeff, pour désavantageux que fût le statut des clérouques égyptiens en regard de celui de leurs camaradès grecs, il nèn était pas moins avantageux par rapport à celui des paysans royaux. La détérioration rapide de la condition paysanne fait que même le statut médiocre du clérouque indigène devient enviable, quitte pour lui, lorsqu'il l'a obtenu, à envier le statut supérieur du katoikos grec. Non seulement à l'envier, mais aussi à l'obtenir parfois dans des conditions plus ou moins légales, ou à l'usurper, car, une génération plus tard, une ordonnance d'amnistie de Ptolémée VIII visera à régulariser la situation de clérouques passés dans la catégorie des katoikoi. Or on aimerait connaître de plus près ces passages de statut militaire indigène au statut militaire grec, car on sait bien que, dans des situations "coloniales" de ce type, lorsqu'un indigène obtient ou atteint une amélioration de statut qui le rapproche du statut des dominants, il s'efforce de consolider cette mutation en accentuant la distance qui le sépare désormais de ceux qui n'ont pas obtenu cette amélioration. Un clérouque devenu katoikos afin d'avoir plus de terres et payer moins d'impôts, tendra nécessairement à une certa hellénisation, pour justifier et renforcer sa supériorité par rapport à ses congénéres qui n'not accédé au statut militaire superièur.

Il a donc dû régner une très grande diversité et une très grande ambiguité au sein des troupes lagides d'origine égyptienne, et cela se traduit par une remarquable confusion lorsque les troubles se déchaînent, car on soupçonne que les troupes indigènes se partagent entre une tendance à la rébellion et une tendance au loyalisme, entre une tendance à obéir au mécontentement qui les rejetait vers leurs origines ethniques et une tendance à obéir aux espoirs de promotion sociale que leur offrait leur pénétration dans l'armée et jusque dans la garde royale. Cette ambiguité et cette confusion sont illustrées par les éléments de documentation dont on dispose à l'époque de la rivalité entre Ptolémée VI et Ptolémée VIII et de l'insurrection de Dionysios Pétosarapis. On sait combien rares étaient les Égytpiens hellénisés ou Gréco-égyptiens qui réussissaient à s'élever dans la hiérarchie administrative ou militaire et surtout à pénétrer à la cour. Dionysios Pétosarapis, dont les origines nous sont inconnues, était de ceux-là. D'après le fragment de Diodore qui nous relate son aventure (XXXI, 15 a.), la dissension entre les deux frères royaux lui suggéra de les jouer l'un contre l'autre, de se débarrasser d'eux et d'aspirer au trône. Ayant échoué dans sa tentative de coup d'Était, Pétosarapis se retira dans le faubourg alexandrin d'Éleusis, où il s'établit avec une troupe de quelque 4000 hommes, dont Diodore donne à penser que ce devaien trâte des troupes indigènes de la garnison d'Alexandrie. Battu à Éleusis par les troupes fidèles à la dynastie, Pétosarapis gagna la chôra et prêcha la rébellion aux Égyptiens, les exicta à l'apostasis, non sans quelque succès, car l'épisode ouvre une nouvelle période de guérilla. Plusieurs papyrus datables de ces années, qui ne nomment pas le chef rebelle (dont on ignore ce qu'il devint) font allusion à des violences exercées par des Aigyptoi apostatai -mais, ce qui est à première vue

inattendu, il s'agit de violences exercées aux dépens de temples égyptiens, dont les prêtres avaient sans doute jugé plus prudent de rester loyaux à l'ordre officiel. Un seul document suggère le pillage d'un bureau administratif: il y est question de contrats détruits par le feu -probablement des baux ruraux désavantageux. Du point de vue qui nous intéresse ici, deux choses sont à considérer.

En premier lieu, Dionysos Pétosarapis lui-même. Voilà un officier supérieur d'origine indigène, probablement métis, qui, pour avoir réussi à se hisser au somment de la hiérachie et jusque dans l'entourage royal, devait être, au moins en surface, bien hellénisé. Qu'il tentât son coup d'État au sein même de la cour et en s'appuyant d'abord sur la population d'Alexandrie prouve que le personnage a fini par faire partie du milieu dirigeant gréco-macédonien. Cela porte a priori à douter qu'en tentant d'éliminer les Ptolémées, il ait eu l'intention de s'attaquer à tout le système de la domination ptolémaique, système dont, après tout, il faisait partie et auquel il devait son ascension sociale. Plutôt que de voir en lui un "leader nationaliste" résolu d'emblée à jouer le rôle, selon l'expression polybienne, de prosôpon des Égyptiens, je serais porté à penser qu'il chercha d'abord à jouer le rôle d'un aventurier grec parmi les Grecs. S'il eût réussi son coup, il eût probablement usurpé la basilieia avant d'aller chercher une confirmation pharaonique à Memphis. C'est son échec d'aventurier hellénisé qui le rejette du côté de ses originies indigènes, d'abord des soldats égyptiens d'Alexandrie, ensuite des paysans de la chôra. Un acculturé ambitieux qui devient chef de rebelles pour avoir échouér à se hisser au premier rang dans le milieu des maîtres ètrangers: c'est là un cas dont nous savons aujourd'hui qu'il est banal.

D'un autre côté, on aimerait savoir quelle part prirent, s'ils en prirent une, les clérouques égyptiens à la révolte de la chôra. Etant militaire lui même, et non sans réputation, dit Diodore, il est probable que Pétosarapis chercha à gagner à sa cause les garnisons indigènes des campagnes et qu'il y eut des militaires professionnels parmi les apostatai - mais ce n'est qu'une hypothèse. Il est en tous cas certain que de telles circonstances concrétisaient le risque permanent qu'encouraient les Ptolémées despuis le jour où ils avaient sacrifié le principe du monopole militaire hellénique, le risque de voir les éléments indigènes de leur armée se retourner contre eux pour peu qu'ils trouvassent un hégémôn kai prosôpon. Et si tant est que les clérouques égyptiens (surtout ceux qui avaient réussi à se glisser parmi les katoikoi) eussent acquis quelque vernis d'hellénisme depuis 217, c'est-à-dire depuis un demi-siècle, l'example d'un Dionysios Pétosarapis, que les circonstances avaient contraint à déposer son hellénisme pour se retourner vers ses origines indigènes, ne pouvait que les encourager à en faire autant. Mais les troupes indigènes ne furent certainement pas unanimes en présence de ces événements. J'ai noté l'ambiguité de leur situation qui, meilleure que celle des paysans, peut les déterminer à rester loyaux, mais moins bonne que celle des soldats grecs, peut les pousser à la rébellion. Les pillages de temples égyptiens prouvant de leur côté qu'on se battit entre Égyptiens, il est probable qu'il y eut, en ces circonstances, des troupes indigènes des deux côtés.

Quittons provisoirement l'Égypte pour observer rapidement les aspects militaires de l'acculturation chez un autre peuple "barbare" du monde hellénistique: chez les Juifs, On sait que, s'il n'y a pas eu d'armée judéene jusqu'a la révolte maccabéene, les Juifs étaient nombreux dans les armées du temps: il y a notamment des colons militaires juifs tant en Égypte qu'en Asie. Comme tous les Juifs de la diaspora, les soldats juifs se sont rapidement hellénisés, notamment du point de vue linguistique. Mais leur acculturation grecque avait une limite: soldats ou non, les Juifs restent juifs, yahwistes, attachés à la tora, dont le respect leur est garanti par les Séleucides comme par

les Ptolémées. Il est cependant évident que le respect de la tora ne pouvait se faire au pied de la lettre pour des Juis plongés en milieu goy et qu'il dut y avoir bien des accommodements à la mondanité ambiante. Un point a notamment été souvent soulevé: comment des soldats juifs servant dans une armée hellénistique pouvaient ils observer le sabbat, tout au moins en temps de guerre? Lorsque, à l'époque des guerres maccabéennes, puis judéo-romaines, des armées juives seront aux prises avec des armées étrangères, nous ne manquerons pas d'anecdotes nous montrant les adversaires des Juifs profitant du sabbat pour attaquer des gens qui ne se défendaient pas ce jour-là, qui nous montrent aussi que le problème du respect du sabbat en temps de guerre fut débattu entre Juifs, que toute une casuistique se développa à ce sujet, mais aussi qu'aucune solution générale et unanime ne fut jamais atteinte. Mais la question qui nous intéresse ici est de savoir comment les problème était résolu par les Juifs servant dans une armée grecque. L'anecdote (JOS:, AJ XIII, 251 sqq.) qui nous montre toute l'armée d'Antiochos VII, dans sa campagne contre les Parthes, retardée par la célébration de la Pentecôte et du sabbat du contingent juif, est difficilement acceptable: on imagine mal un roi ou un stratège subordonnant ses opérations aux obligations religieuses d'une minorité de soldats. Nous avons une autre anecdote qui, elle, a le mérite de poser le problème sur le plan théorique, et elle suggère une réponse inverse de celle que prétend nous donner Josèphe. Elle se trouve dans 2 Macc. 15, 1-5: le stratège séleucide Nicanor ayant décidé d'attaquer des places juives le jour du sabbat, des soldats juifs qui servaient sous se ordres essayèrent de l'en dissuader. Nicanor leur demanda "s'il y avait un souverain au ciel qui avait prescrit de célébrer le jour du sabbat" et, sur la réponse affirmative de ses soldats juifs, il rétorqua: "Hé bien! c'est moi, souverain sur la terre, qui prescris de prendre les armes et d'accomplir le service du roi". Les deux anecdotes, contradictoires, sortent malheureusement l'une et l'autre de sources apologétiques juives, mais (surtout si l'on considère que l'historiographie juive a fait, à tort ou à raison, d'Antiochos VII un "bon roi", c'est d-à-dire un roi qui, à l'inverse d'Antiochos IV, respectait Yahveh) le plus probable est que la vérité se trouve du côté de l'histoire de Nicanor: un Juif engagé dans une armée grecque devait envisager l'éventualité d'une violation du sabbat. N'allons pas voir là trop vite un fait d'acculturation grecque: il y avait déja eu des Juifs servant dans l'armée perse et probablement dans les dernières armées pharaoniques du IVe. s., et sans doute une casuistique s'était-elle depuis longtemps développée qui permettait aux Juiss de servir sans trop de scrupules dans les troupes des goyim, sans quoi on ne s'expliquerait pas leur nombre dans ces armées, et qu'ils restassent néanmoins de vrais Juifs.

Mais il faut ici poser le problème d'une acculturation proprement guerrière des Juifs -non point cette fois de ceux de la diaspora, mais de ceux de Judée, et ce problème est important, car il est aux sources de la transformation de la communauté théocratique-hiérocratique judéenne en une monarchie militaire de type hellénistique. Il me faut ici supposer connu le problème central de la crise juive de Judée à l'époque hellénistique, que je ne puis que résumer brièvement. Comme en d'autres lieux, l'aristocratie de Jérusalem, et notamment l'aristocratie sacerdotale, s'était, pour des raisons diverses, hellénisée au point qu'à l'avènement d'Antiochos IV, le Grand-Prêtre Jason demanda et obtint la transformation de Jérusalem en une polis d'Antioche de Judée. La mesure ne semblant pas avoir provoqué de réactions violentes, il s'ensuit que la majorité de la population n'y vit pas d'impiété majeure et que le culte de Yahveh ne fut pas affecté, quand bien même les milieux les plus orthodoxes durent-ils voir d'un mauvais oeil le nouveau cours. Ce n'est qu'ensuite que les choses se gâtèrent, avec l'usurpation du pontificat par l'aventurier Ménélas, dont l'avènement coincida avec les premiers troubles, entre Juifs. L'étiologie de ce qu'on appelle la "persécution d'Antiochos IV" (168/7) est extrêmement complexe: il s'agit en fait d'une interdiction du judaisme sous toutes ses formes, dont on a tout lieu de penser qu'elle fut en réalité demandée par Ménélas et

son groupe qui avaient, pour des raisons plus politiques que théologiques, versé dans l'apostasie. Peu importe ici. Ce qui importe, c'est que ces événements provoquent la révolte armée d'une coalition complexe de Juifs "fidèles" - et c'est le début de la guerre maccabéene.

Rien n'est plus difficile que de se représenter cette guerre, du point de vue simplement militaire. L'État théocratique de Judée, vassal successivement des Lagides, puis des Séleucides, n'avait pas d'armée et cette guerre ne fut sans doute au début qu'une guérilla d'embuscades montagnardes. Mais les succès de Judas Maccabée et de ses frères ne tardèrent pas à comporter quelques combats de plus grande envergure, quelques authentiques batailles rangées, ce qui implique l'existence d'une véritable armée juive, de force et d'organisation semblabes à celles de l'adversaire -et c'est là que nous perdons pied car, cette armée, nous ne la voyons jamais, pas plus que nous ne la voyons réellement se battre. C'est que l'historiographie juive de ces événements (la seule dont nous disposons) copie l'historigraphie biblique: elle nous décrit les armées des goyim, leurs effectifs (certainement exagérés), leur armement, leur organisation tactique -et ces belles armées sont subitement dispersées et massacrées par de maigres bandes de Juifs mal armés, mais assistés par Yahveh et ses anges. Il n'y a aucune description tactique de bataille dans les livres des Maccabées, et, la seule fois que le texte en esquisse une, elle est techniquement invraisemblable et destinée à expliquer et à excuser qu'à Elasa Judas Maccabée fût battu et tué.

Il faut évidemment essayer de lire entre les lignes de ces récits miraculeux: au moins à partir de la bataille de Bethsour, où Judas écrasa le régent séleucide Lysias, il doit y avoir une armée maccabéene, noyau de la future armée hasmonéenne: d'où sort-elle? comment est-elle organisée? quelle est sa tactique? Dans son livre récent, The Seleucid army, l'historien israélien Bar-Kochva s'est posé ces questions et a montré que les rédacteurs des Maccabées n'ont pu éviter de laisser passer quelques détails révélateurs. Sans doute n'est-il pas possible de suivre pas à pas la transformation de groupes de guérilleros en une phalange de type hellénistique, mais il est incontestable que cette transformation eut lieu. Bar-Kochva a montré que Judas Maccabée, à la fin de sa carrière, dut disposer d'environ 30 000 hommes, divisés en plusieurs corps combattant sur divers fronts, que ces hommes devaient être équipés à la macédonienne et entrainés à combattre en phalange, qu'il y avait une cavalerie, des machines, etc. - en somme que, très vite, les insurgés ont su se doter d'une armée "moderne". D'où venaient ces hommes? On est aussitôt tenté de répondre: de Judée même. Mais, s'il y eut incontestablement un fort recrutement judéen, cela laisse ouvertes les questions de l'armement, de l'entraînement et donc de l'encadrement. Il faut ici regarder hors de la Judée, vers la diaspora. Nul ne doutera que la persécution eut un gran retentissement dans la diaspora et peut-être, un peu plus tard, la purification du Temple et la restauration du culte par Judas en eurent-elles un plus grand encore: que de nombreux Juifs diasporiques se soient mis à la disposition des insurgés est de l'ordre du probable. Pour la diaspora la plus proche, qui avait été frappée par la persécution comme la Judée, on sait que, dès le début de la révolte, des communautés juives de la périphérie immédiate appelèrent les rebelles au secours et que Judas et ses frères firent une série de campagnes pour les libérer et les transérer en Judée. Ces immigrés fournirent certes combattants: issus de milieux déjà plus hellénisés que la Judée, ils apportèrent peut-être aux Judéens une compétence militaire grecque qui leur manquait. On a pu penser aussi, non sans vraisemblance, que le gouvernement d'Alexandrie, toujours désireux de récupérer la Coelé-Syrie et trop heureux de voir des troubles anti-séleucides s'y développer, encouragea des soldats juifs de l'armée lagide à se mettre au servide des rebelles. Il put en venir d'ailleurs encore. Quoi qu'il en soit de ces problèmes de recrutement et d'encadrement, il est certain que Judas et ses frères disposèrent vite d'une armée capable de remporter des victoires impliquant une organisation, un

armement, un commandement de type hellénistique. La petite Judée, inerme depuis le retour d'Exil, accédait à nouveau au rang de puissance militaire "moderne": on peut ici parler d'acculturation guerrière.

Or le fait essentiel est que cette transformation de bandes de guérilleros en armée régulière eut des conséquences politiques immenses. Les mobiles premiers de la révolte, qui avaient été religieux (restuarer le culte de Yahveh) et socio-économiques (se débarrasser de l'oppression fiscale des Séleucides et des Juifs apostats), ces premiers mobiles furent tôt dépassés. Lorsque le Temple eut été purifié et le culte rétabli, lorsque l'édit de persécution fut aboli et le règne de la tora restauré, beaucoup de Juifs se tinrent pour satisfaits et acceptèrent de vivre à nouveau sous la souveraineté séleucide. Mais les chefs de la rébellion, Judas Maccabée puis surtout, après sa mort, ses frères Jonathan et Simon, visèrent plus loin: ils visèrent l'indépendance et l'expansion territoriale. Et il est clair d'autre part que ces chefs improvisés et triomphants (ce qui leur confère une qualité charismatique) visent le pouvoir politique et qu'ils sont soutenus par le milieu militaire qu'ils ont rassemblé autour d'eux. Mais quelle forme de pouvoir politique? Dans les temps anciens, avant l'instauration de la royauté de Saül, les tribus d'Israël avaient vu se développer le pouvoir shophétique, celui de ces "Juges", comme nous disons, qui exerçaient des fonctions à la fois arbitrales, militaires et judiciaires sur une tribu ou sur l'ensemble des tribus. Et il y eut un moment, si l'on en croit nos sources, où Jonathan renoua avec cette tradition biblique et "jugea Israël". Mais le shophétisme était un pouvoir temporaire, partiel, non institutionnalisé et qui ne pouvait répondre correctement ni aux besoins du moment, ni aux ambitions des Maccabées-Hasmonéens. D'autre part, depuis le retour d'Exil, il n'y avait eu qu'une autorité de type personnel à Jérusalem, celle du Grand-Prêtre, probablement cumulée avec celle de représentant du roi. Jonathan se fit porter au Pontificat - pour lequel il n'avait pas de légitimité héréditaire. Mais, quand bien même Jonathan, puis ses successeurs hasmonéens eussent-ils pu exciper d'une légitimité familiale, il y avait, du point de vue juif, incompatibilité entre la fonction guerrière, qui avait porté les Maccabées au premier plan, et la fonction sacerdotale. A l'époque royale, la fonction royale (politico-militaire) avait toujours été distincte du Pontificat. Avec le succès de la révolte, l'indépendance reconquise, les tendances à l'expansion territoriale, le rétablissement d'une royauté judéenne était dans la logique des choses: en fait, moins le rétablissement de la vieille royauté davidide (la dynastie était d'ailleurs éteinte) que l'établissement d'une royauté de type hellénistique, d'une basileia susceptible de poser le nouvel État juif face au monde ambiant, face aux prétentions séleucides et lagides. Et tous les historiens modernes reconnaissent que la royauté créée à la fin du IIe. s. par Aristobule puis surtout par Alexandre Jannée est une monarchie militaire de style hellénistique -à cette différence près, scandaleuse aux yeux d'une partie de l'opinion juive, du cumul de la basileia et du sacerdoce. L'opposition que suscita ce cumul, et les violences qui s'ensuivirent, montrent bien que cette royauté était ressentie, par les milieux les plus orthodoxes, comme quelque chose d'étranger à la tradition. Et c'était bien le cas: la révolte avait suscité des chefs charismatiques conformes à la tradition juive, mais ces chefs, contraints de se donner une organisation militaire de type hellénistique, s'étaient rapidement transformés en candidats à un pouvoir politico-militaire qui, dans le contexte du temps ne pouvait être que de style monarchique hellénistique. La logique juive eût voulu qu'en accédant à la royauté, Alexandre Jannée déposät le Pontificat pour le transmettre à un autre: le fait qu'il le conservât montre bien que sa royauté n'est pas conforme á la tradition: on sera peut-être tenté de dire qu'elle relève de l'absolutisme royal hellénistique, qui ne peut tolérer de partage du pouvoir. Pour conclure sur ce point (qui devait être corrigé ensuite sous la pression de l'opinion), on soulignera que, dans la perspective hasmonéenne, le pouvoir royal de type hellénistique est visiblement plus important que

le pouvoir sacerdotal: or ce pouvoir royal est né de la guerre, il a, en quelque sorte, été secrété par l'organisation militaire que Judas et ses frères avaient, par nécessité, empruntée au monde hellénistique. Si la royauté hasmonéenne représente le symbole de l'acculturation hellénique d'un certain milieu juif, il s'agit bien d'une acculturation née de la guerre - quand bien même cette guerre était-elle née d'un mouvement de contre-acculturation. Phénomème banal en somme: une culture dominée et menacée en son essence se dresse contre la culture dominante, mais, en le faisant, et surtout après son triomphe, elle acquiert les caractères de ce dont elle a triomphé. Mutatis mutandis, le monde d'aujourd'hui ne manque pas de "monarchies hasmonéennes"...

J'ai, dans ce qui précède, essayé de montrer que les armées et la guerre ont, dans le monde hellénistique, été des facteurs d'hellénisation pour les populations orientales qui y furent impliquées, et l'exemple juif que je viens d'invoquer montre que ce phénomène a affecté jusqu'aux formes de l'État. Mais, lorsqu'il y a acculturation, et surtout lorsque cette acculturation en vient à mettre en cause ce qui est l'essentiel d'une tradition, elle suscite toujours des mouvements de sens contraire, des mouvements de retour à la tradition, de defense de la tradition, de ce que l'anthropologie moderne a appelé la contre-acculturation. Acculturation et contre-acculturation vont toujours la main dans la main, s'alimentant, se conditionnant mutuellement, ce dont la Judée hellénistique vient de nous fournir un bel exemple. Or les mouvements de contre-acculturation, qui sont par nature de protestation contre une oppression étrangère, comportent le plus souvent un aspect métaphysique, religieux, mythique et poétique tout á la fois, dans l'élaboration de visions apocalyptiques où la guerre tient généralement (pas nécessairement) sa place. On voudrait évoquer ce point ici. Lorsqu'un peuple est soumis à une domination/exploitation étrangère, ses souffrances, sa misère, son désespoir peuvent lui apparaître comme les aspects terrestres d'un désordre cosmique auquel il n'est point, dans l'immédiat, d'humain remède. On ne peut alors qu'attendre un rétablissement de l'ordre divin auquel correspondra un rétablissement de l'ordre humain traditionnel. Si le peuple en question a connu, avant son abaissement, un passé glorieux, et notammment un passé militaire glorieux, l'imagination travaille sur ce passé pour en construire des vision d'avenir (historique ou eschatologique) où les anciennes vertus guerrières du peuple soumis se réveilleront pour balayer, avec l'aide divine, la domination étrangère. Ces visions apocalyptiques peuvent comporter une variante de type messianique: si la gloire, la puissance, la prospérité du passé ont été le fruit de l'action de souverains nationaux, historiques ou mythiques, on attend le retour d'un de ces souverains, ou d'un de ses descendants, ou d'une réincarnation de sa personne dans un chef nouveau, qui peut être un chef de guerre comme un "héros culturel" pacifique.

Le monde hellénistique a connu ces phénomènes, même s'il nous est en général difficile de les bien saisir. Il les a connus dans le milieu iranien, dont je ne parlerai pas ici, car cela pose des problèmes de critique textuelle extrêmement difficiles (mais je rappellerai nèanmoins que la guerre mithridatique a inconstestablement comporté un aspect apocalyptique et messianique); il les a connus en Égypte et les a connus dans le milieu juif.

On sera bref ici sur l'Égypte, car si les traditions apocalyptiques et messianiques sont assez bien attestées dans l'Égypte hellénistique (puis romaine), il est assez difficile de les coordonner avec les données historiques. Ces traditions sont aussi vieilles que l'Égypte elle-même. Au cours de sa longue histoire, l'Égypte avait connu ses périodes d'anarchie et ses périodes de domination étrangère (Hyksôs, Assyriens, Perses, Macédoniens), conçues comme des époques de rupture de l'ordre cosmique, à quoi il ne pouvait être remêdié que par la restauration d'une monarchie pharaonique correcte. Mais l'Égypte avait aussi connu ses périodes de gloire militaire et d'expansion

conquérante, et leur souvenir fournissait le matière de vision apocalyptiques, de même que certains grands pharaons, historiques ou plus ou moins mythiques, pouvaient fournir des modèles de souverains messianiques libérateurs. Comme il est de la nature des traditions apocalyptiques et messianiques de pouvoir être perpétuellement represis pour être adaptées à des situations nouvelles, il n'est pas surprenant que nous puissons suivre certains de ces thèmes depuis le IIe millénaire jusqu'a l'époque romaine. Qu'il s'agisse de la légende de Sésostris, de celle de Ramsès, de la prophétre de Néferty, de la légende de Nectanébe, de la Chronique Démotique, de l'Oracle du Potier, etc., tous ces textes combinent, dans des proportions variables, l'exaltation de la valeur guerrière des Égyptiens (encourageant à mépriser des adversaires promis à la destruction), des allusions à de possibles rébellions, l'attente du pharaon restaurateur. Ces textes, obscurs et souvent difficiles à dater de façon précise, ne peuvent guère être rattachés à des événements précis de l'histoire. Nous savons qu'il y a eu, dans l'Égypte ptolémaîque, des usurpations ou tentatives d'usurpation, des insurrections issues du milieu militaire indigène: nous ne savons malheureusement pas si ces événements ont été encouragés par les traditions apocalyptiques que je viens d'évoquer ou si, à l'inverse, ils ont pu contribuer à les faire renaître. On aimerait savoir, par exemple, si les pharaons qui occupèrent la Haute-Égypte sous les règnes de Ptolémée IV et de Ptolémée V se rattachèrent aux pharaons annciens qui font figure de messies dans nos textes; on aimerait si les anciens combattants de Raphia devenus rebelles attendirent l'apparition d'un pharaon-messie, ou si Dionysos Pétosarapis chercha à jouer ce rôle. Il est malheureusement impossible de le découvrir. Reste toutefois que le milieu indigène de l'Égypte hellénistique fut parcouru par des courants apocalyptiques et messianiques et que certains essayèrent peut-être, en vain, de'exploiter ces courants à leur profit.

Si nous nous tournons à présent vers le milieu juif contemporain, nous constatons que la situation y est fort différente. S'il est vrai que c'est le milieu juif qui nous a fourni, avec le mot pour le désigner, le modèle du messie et que le thème du messianisme a été engendré par la destruction du royaume de Juda, par celle du premier Temple et par l'Exil, on constate en revanche que le messianisme et, de façon générale, l'apocalyptique, sont singulièrement absents de la tradition post-exilique. On a l'impression qu'après le retour d'Exil, sous la domination perse, puis lagide, une sorte de résignation s'est instaurée en Judée comme dans la diaspora: on s'accommode d'une situation qui autorise le culte et la pieté, on se confine dans un formalisme qui exclut les visions d'avenir radieux et dans une sagesse un peu sceptique. Il faut attendre les événements du règne d'Antiochos IV pour qu'éclate à nouveau la veine prophétique et apocalyptique dans la seconde partie du livre de Daniel - mais rien n'indique que l'acopalypse de Daniel ait eu de rapport causal avec le soulèvement maccabéen. Ni Judas Maccabée, ni ses frères, ni leurs descendants n'apparaissent comme des "oints du Signeur" et les livres des Maccabées, malgré les quelques épihanies divines qui aident aux victoires, n'ont rien de poèmes apocalyptiques. Le peuple même qui fait figure pour nous de peuple messianique par excellence a, au IIe s., reconquis son indépendance sans recourir ni à l'apocalypse, ni au messianisme. Ce n'est qu'à l'extrême fin de l'époque hellénistique, sous la dominations romaine et la monarchie hérodienne que l'on devine quelques traces discrètes d'un messianisme attendant la résurrection de la maison de David, thème que, quelque temps plus tard, la tradition évangélique appliquera à la naisance de Jésus.

Il y a toutefois une exception notable à ce tableau, celle d'un milieu juif dissident où l'apocalyptique, l'eschatologie et le messianisme apparaissent comme des traits majeurs, et c'est la secte essénienne de Qumrân, qui va me pemettre de conclure mon propos en me replaçant au coeur de mon sujet: car il s'agit d'un milieu de contre-acculturaton extrême (on dirait presque extrémiste),

mais qui n'en a pas moins été accessible à certaines formes d'acculturation, et notamment sur un point précis: celui de la guerre.

On sait aujourd'hui que la secte essénienne naquit vers le milieu du IIe. s., probablement en protestation contre l'accession au pontificat de Jonathan, frère et premier successeur de Judas Maccabée: aux yeux d'un certain milieu, principalement mais non exclusivement sacerdotal, c'était un scandale que ce chef de guerre revêtit le pontificat. L'indignité du Gran-Prètre guerrier condennant le culte du Temple auquel il présidait, ces gens quittent Jérusalem pour aller fonder, au Nord-Ouest de la Mer Morte, le monastère de Qumrân, dont la redécouverte, en 1947, et surtout celle des reliques de sa bibliothèque, a permis d'identifier la commaunauté qui vivait là avec la secte essénienne qui n'était qu'imparfaitement connue par quelques textes littéraires (Philon, Josèphe, Plinie l'Ancien). Peu nous importent ici les détails de l'organisation de ce milieu cénobitique et ceux de sa doctrine. Ou'il suffise de rappeler que ce groupe très hiérarchisé de prêtres, de lévites et de laîques se considerait comme le "vrai Israël", comme le "reste d'Israël", comme la vraie communauté de l'Alliance; que, protestant contre les compromission avec le monde "moderne" qui sévissaient à Jerusalem, les Esséniens entendaient retrouver, dans une lecture et un commentaire perpétuels de la tora, la parfaite authenticité juive, tant dans la pensée que dan le mode de vie et c'est pourquoi j'ai dit que, dans le contexte juif du temps, Qumrân représente un example extrême de contre-acculturation: on tourne le dos au monde pour retrouver le tête-à-tête avec Yahveh et avec la Loi.

Mais nul ne peut se soustraire au monde et, inconsciemment, les Essénicns sont plus ouverts à certaines formes de pensée non-juive que ne le sont les Juifs de Jérusalem, qu'ils tiennent cependant pour des infidèles. Qu'il suffise de rappeler ici, entre autres, que la très forte intellectualisation qu'ils confèrent aux interprétations qu'ils tirent des écritures trouve son meilleur paralèle contemporain dans le stoicisme; qu'ils font une large place à l'astrologie babylonienne, peu représentée dans le judaisme banal; et, surtout, que ce qui caractérise le plus fortement leur système de pensée, c'est un dualisme qui, par des voies que nous ignorons, leur vient évidemment du zoroastrisme iranien: ils sont les Fils de la Lumière, alor que tout le reste de l'humanité, Juiss de Jérusalem compris, sont les Fils des Ténèbres. Et c'est de ce dualisme d'origine iranienne que dérive aussi leur vision apocalyptique de l'avenir et leur messianimse, à une époque où, on l'a dit, apocalyptique et messianisme ne jouent practiquement aucun rôle dans le judaisme courant. Or cette apocalyptique est guerrière: ce qu'attendent les Esséniens, c'est une immense conflagration guerrière qui les oposèrent à tous les peuples, au premier rang u desquels figurent les Kittin, qui sont les Romains; ce rôle de premir plan accordé aux Romains parmi les Fils des Tenèbres ne peut guère etre antérieur aux campagnes pompeiennes de 63, bien que les Romains fussent bien connus des Juifs près d'un siécle avant la venue de Pompée. Or la perspective de cette guerre à venir, qui est congue non comme une guerre eschatologique destinée à etablir le royaume de Dieu dans une Jérusalem céleste, mais comme une guerre historique destinée à mettre la Jérusalem terrestre aux mains de la secte, la perspective de cette guerre a donné naissance au plus singulier des livres retrouves parmi les manuscrits de la Mer Morte, le Règlement de la guerre des Fils de Lumière contre les Fils des Ténèbres. Ce "Rouleau de la Guerre" (War Scroll) présente cet intérêt de nous ranseigner, à travers les confus événements de cette guerre apocalyptique, sur l'organissation militaire, certes largement imaginaire, selon laquelle les Esséniens envisageaient d'affronter leurs innombrables adversaires. Si l'on néglige la participation des anges et les prodiges attestant les interventions divines (choses qu l'on trouve aussi dans les Maccabées), on se trouve ici en présence d'une armée solidement constituée et dont l'organisation procède de deux

sources, dont la première est naturellement biblique: les Esséniens étaient trop nourris des Écritures pour ne pas faire des emprunts à leurs récits guerriers. Mais cela se réduit souvent à des emprunts de formules, à une prédilection pour le chiffre 7, etc. L'essentiel de l'organisation est pris ailleurs, dans les réalités contemporaines. On penserait a priori à des emprunts faits aux armées hellénistiques. Mais, outre qu'on connaît en définitive assez mal les détails de l'organisation des armées hellénistiques (et de l'armée hasmonéenne, qui les copia probablement), il y a, dans de "Rouleau de la Guerre", un nombre considérable de détails topiques concernant l'armement, l'organisation tactique, les doctrines stratégiques, etc. qui ne peuvent procéder qu d'une source: de l'armée romaine. L'hypothèse en avait été formulée dès la découverte du texte, par Dupont-Sommer; elle a été ensuite bien démontrée dans l'analyse du rouleau qu'a donnée Y. Yadin, qui a montré, de facon très précise, que, si l'on élimine tout ce que l'armée des Fils de Lumière comporte de nécesairement juif (rôle des prêtres, prières, hymnes, inscriptions sur les armes et les étendards -lesquels ne sont d'ailleurs qu'une transposition des signa romains), le modèle de cette armée est l'armée romaine de l'époque de César et de Pompée: même rapport entre légion et auxilia, mêmes armes, utilisation de la tactique manipulaire, de la testude, etc. L'auteur, ou les auteurs du Rouleau (car le livre a pu être romainé et développé) avaient-ils observé tout cela de visu? Ce n'est certes pas impossible, à l'époque des campagnes pompéiennes et césariennes en Orient. Mais ce n'est pas nécessaire, ni même peut-être probable. On a en effect observé que les récits de certaines batailles imaginaires du Rouleau de la Guerre ne s'expliquent bien que si on les met en parallèle avec des récits de batailles historiques auxquelles aucun Juif n'avait certes assisté, comme celles de Cannes ou de Zama, ce qui conduit à penser que l'auteur du Règlement avait sous les yeux un traité d'art militaire romain, sans doute traduit en grec, comme il devait en circuler dans le monde hellénistique.

Ce qui doit nous intéresser ici, c'est ceci: nous voilà en présence, à Qumrân, d'un milieu farouchement hostile au monde ambiant, qui est le royaume des Ténèbres et de Satan; d'un milieu qui prétend restituer Israël dans sa pureté primitive des temps du désert; d'un milieu qui condamne toute modernité, que ce soit dans le domaine de la croyance, dans celui des moeurs, dans la vie quotidienne (sans s'apercevoir que sa pensée se nourrit dans une large mesure de cela même qu'il condamne), d'un milieu enfin qui, se préparant, au moins en imagination, à la guerre contre ses adversaires, qui sont le reste de l'humanité, ne se contente pas des armes de la foi et de l'attente de miracles, mais recourt à ce qui, dans les pratiques guerrières du temps, représente l'extrême pointe de la modernité et d'une efficacité technique garante de la victoire. Qumrân et son armée imaginaire, c'est l'homologue antique d'une république africaine du XXe. s. rèvant de se doter d'une armée de type americain ou soviétique.

Bel exemple de ce principe qu'a bien dégagé l'anthropologie moderne, qui est qu'un mouvement de contre-acculturation visant, dans la realité ou en imagination, à restaurer le valeurs traditionnelles contre l'aliénation, l'adulteration imposées par la domination étrangère ou coloniale, est fatalement conduit à recourrir aux armes de l'adversaire pour lui arracher sa supériorité, que ces armes soient intellectuelles, spirituelles ou matérielles.

Il est intéressant, soit dit au passage, de constater que la leçon de l'écrasante supériorité militaire romaine fut comprise par un de ces rêveurs apocalyptiques du désert de Qumrân, alors qu'elle ne l'avait apparemment guère été par les souverains qui disposaient des armées réelles. Les historiens modernes ont maintes fois noté l'incompréhension des rois hellénistiques en présence du phénomène militaire romain, et l'appréciation la plus optimists d'Antiochos III, par exemple (celle

de Bar-Kochva), est qu'il avait réfléchi sur la bataille de Cynoscéphales, mais pour en déduire des conclusions erronées. Un peu plus tard, nous apprenons que l'armée d'Antiochos IV et de ses successeurs comports une unité "armée à la romaine" - mais rien n'indique que l'armée séleucide ait désormais manoeuvré "à la romaine". Bouthoul a observé qu'a la suite de grandes victoires, le style des uniformes des vainqueurs s'impose dans leur zone d'influence, comme si la coupe des vêtements était pour quelque chose dans les victoires. Peut-être Antiochos IV, exilé à Rome après la défaite de son père, n'avait-il fait qu'obéir à ce mimétisme en costumant un régiment en légionnaires. Mais le moine de Qumrân était allé plus loin: il avait étudié, mieux qu ne l'avaient fait pour leur part les guerriers de metier du monde oriental, les conditions techniques de la victoire future du "reste d'Israel", et les avait trouvées dans le manuel de quelque tacticien romain. Nous pourrions à notre tour rêver sur la rêve guerrier du rédacteur du War Scroll, sur cette singulière cohabitation, dans son texte, des visions apocalyptiques les plus délirantes et des emprunts techniques les plus rationnels aux réalités contemporaines : peut-être trouverait-on des phénomènes analoges en d'autres temps et lieux.